

Feuilleton du Pays du dimanche : les cantiques d'Yvan

Autor(en): **Camfranc, M du**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **3 (1900)**

Heft 122

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-249847>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche

LE PAYS

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction
Pays du dimanche

Porrentruy
TÉLÉPHONE

DU DIMANCHE

Porrentruy
TÉLÉPHONE

LE PAYS 27^{me} année

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

27^{me} année LE PAYS

NOTES ET REMARQUES

DE

Jean Jacques Joseph Nicol

cordonnier, bourgeois de Porrentruy.

1757-1771

1795-1809

(Suite).

1770

M. Buthod, Douze des Tisserands, est décédé le 2 janvier 1770 à trois heures du matin : c'est le premier homme mort cette année ci.

Le gros Henri Moritz, cocher de Son Altesse est décédé le 23 janvier, le mardi matin.

Le domestique de Madame de Roggenbach () est décédé le même jour après midi.

On a sonné deux fois son trépas ce jour-là : la première fois, il ne se trouva personne à la bénédiction. On sonna son trépas de nouveau sur le soir.

L'abbé Kunzelet (Kun'zli) a fait annoncer aux quatre corps de la ville qu'il avait gagné son procès contre les prêtres de St-Michel le 26 janvier 1770. Il prit le rochet le 1^{er} février, devant l'autel de St-Michel.

La vieille demoiselle de Schutz est décédée le 2 février au matin, le vendredi.

Une servante de la *Couronne*, de la Suisse allemande est décédée d'une fièvre chaude le 5 février dans l'après midi. C'était pour avoir trop dansé, et avoir bu de l'eau en quantité : elle en mourut en moins de huit jours.

(*) La famille de Roggenbach qui existe encore dans le grand duché de Bade, a donné deux princes évêques au siège de Bâle, Jean Conrad de Roggenbach (1070-1092) et Joseph de Roggenbach, le dernier prince qui ait régné à Porrentruy (1782-1794).

Feuilleton du *Pays du Dimanche* 20

LES

Cantiques d'Yvan

PAR

M. DU CAMFRANC

Une foule se massait à la grille, et une voix autoritaire s'écriait :

— Allons, messieurs, dégagez le passage !

Ce n'était rien : un suicidé qu'en emportait voilà tout. Ces petits drames sont quotidiens à Monte-Carlo.

Dans les jardins, l'orchestre jouait à l'abri d'un kiosque, à mi-côte ; le coup de revolver du malheureux décafé n'avait pas interrompu la valse hongroise, exécutée très brillamment par un orchestre de tziganes.

Boleslas et son ami venaient de pénétrer dans la salle de jeu ; mais ils étaient de trop vieux

Le grain se vend une livre dix sols la mesure, le beurre six sols, les œufs quatre et cinq sols la douzaine, et les chandelles sept et huit sols la livre.

Blanchat, le second fils s'est marié avec une fille d'Alle nommée la Bieulatte, le dernier jour de janvier.

La fille de la Marèye, née Cuenin est accouchée d'un petit, jeudi le 8 février : ce sera pour l'hospice du St-Esprit. On assure que cet enfant a été baptisé à Réclère en route pour Besançon : il doit être mort en chemin.

Une vieille servante boiteuse demeurant chez les demoiselles Bajol dans une chambre basse, est décédée le 21 février : elle n'était pas d'ici.

La femme de Créchard cordonnier est décédée à l'hôpital le 26 février. Créchard est habitant de cette ville.

Le grand L'hoste est décédé le 10 mars.

La Nicoude fille, est décédée le 13 mars ; elle a donné cent livres à la Compagnie des Cordonniers, fondé deux messes, et donné le reste pour sa fosse.

Un homme est mort à l'hôpital vers le milieu de Mars.

Merguin, Douze des cordonniers, est décédé le dimanche 1^{er} avril entre 3 et 4 heures du jour ; il est mort d'un cancer.

Il fait cher vivre en cette saison : le grain se vend de 32 à 34 sols, le beurre quatre batz, les chandelles 7 sols 6 deniers. Enfin tout est cher.

On a beaucoup de neige cette année, et les menues bêtes crèvent beaucoup.

J'ai fait faire une écurie et un vitrage dans ma boutique les derniers jours de Mars 1770 : le tout me revient autour de trente livres bâloises.

M. Maître avocat s'est marié avec la Caton

clients pour éprouver le moindre émoi respectueux devant ces splendeurs. Ils respiraient très librement sous les plafonds, qui semblaient faits d'une mosaïque d'or et de pierres précieuses ; leur équilibre se conservait parfait sur les parquets luisant ainsi que des glaces, et l'œil olympien des chefs de parties, perchés sur de hautes chaises, et dominant la couronné de joueurs recueillis, ne leur imposait nullement.

Ils se promènèrent un moment dans le grand salon du Trente et Quarante. Autour de diverses petites tables, où les croupiers étalaient les cartes, il y avait une douzaine de joueurs fort animés, puis, derrière, à quelque distance, une galerie de spectateurs. Dans la salle de concert, la musique était admirable : on interprétait des fragments d'une œuvre de Wagner, et les dilettanti applaudissaient à outrance ; mais, en ce moment, l'harmonie touchait peu ces deux joueurs passionnés.

Boleslas de Ruloff entra dans le salon de la roulette. Quelques tours passèrent sans incident ; tantôt la noire gagnait ; tantôt la rouge... puis le

Cuenin le 2 avril, un lundi de grand matin, à la paroisse. Les trois bans furent publiés le dimanche auparavant.

M. Stall est devenu Douze des Cordonniers le 8 avril, le propre jour des Rameaux. Il paya aussitôt le divertissement par la somme d'environ un louis d'or.

Madame Fueg orfèvre est décédée le 9 avril, le lundi de la grande semaine.

M. Joliat s'est marié avec Mademoiselle Folzer le 22 avril, un lundi.

Madame Lintz est décédée le mercredi 24 avril, après midi.

Une fille nommée François, que les Quiquez de la Vauche avaient élevée, est morte le 6 mai, un dimanche, chez le vieux Castuche.

Le vieux Neuville est décédé mardi matin 7 mai.

M. Léo, le vieux secrétaire au château, est décédé le 8 mai, un peu avant midi.

Un apprenti charpentier chez les Baindy, originaire de Courtedoux, est décédé à l'hôpital le 18 mai, le vendredi : trois ou quatre mois auparavant, il avait reçu un coup à la tête, d'un bois qui lui était tombé dessus au moulin du bourg.

Mon petit Xavier fut bandé du côté droit, lundi soir le 14 mai 1770.

Paumier, soldat de la garnison de cette ville est décédé le 27 mai à trois heures du matin. C'est le premier des soldats de la garnison qui soit mort.

La mère du vieux Michel gypseur est morte le 30 mai, mercredi.

Le 3 juin 1770, le propre jour de la Pentecôte, on fit une procession à cause des écrevisses de terre et autres vermines, tels que hanne-

jeu s'anima. Autour de la table les femmes étaient aussi nombreuses que les hommes ; des joueuses effrénées, les unes aux regards avides, pleins de fièvre ; les autres graves et absorbées dans de profondes méditations ; mais toutes également imprudentes, également après à la curée. Tous leurs nerfs vibraient à chaque tour de la roulette. Un hasard heureux n'allait-il pas leur apporter la fortune ? Elles guettaient l'occasion. C'était réellement une cohue singulière de belles dames, les unes jeunes, mais déjà habiles, les autres de vieilles habituées, souvent alliées des aigrefins, et les aidant à dresser leurs redoutables pièges. Toutes avaient leurs manies, leurs superstitions, leurs combinaisons infailibles.

Le coup avait passé. Le rateau envoya à l'une d'elles un monceau de billets et de louis ; elle se leva épuisée de fièvre, de soif et de faim. Depuis quinze heures elle était à cette table. Boleslas la remplaça.

On eût dit que le comte de Ruloff venait d'entrer dans cette salle en conquérant. Il jouait avec un bonheur insolent. A chaque coup de

tons, vers blancs, enfin pour obtenir la destruction de toute vermine.

M. Doucet cuisinier de la cour est décédé le 6 juin, le mercredi vers deux heures après midi, frappé du catarrhe.

Un domestique du monastère de Lucelle, qui avait bu un coup, tomba d'un char entre Miécourt et Charmoille, et fut tué, le mardi 12 juin.

La muette Merguin, bourgeoise, est décédée subitement le mercredi 20 juin à neuf heures du soir. Elle fut portée par les Six de l'année du corps des Cordonniers.

J'avais oublié de marquer que la veuve Quiquerez bourgeoise, est décédée à l'hôpital le mercredi 16 mai.

Verneur des *trois Rois*, bourgeois, et Hermann étranger, avaient été l'éminage à mon père. l'an 1768; mon père fut demandé pour le reprendre de nouveau le 16 mai 1770. Ces deux individus ne finirent pas leurs trois années, à force qu'ils étaient honnêtes gens!

Une fille de Bure, servante au *Soleil*, s'est mariée à la paroisse avec un fayencier de Cornol, un borgne, le lundi 25 juin 1770.

M. Billieux prêtre et chanoine de St-Ursanne, bourgeois de Porrentruy, est décédé le 27 juin un mercredi.

Voisard marchand s'est marié en troisièmes noces avec une servante nommée Chevillat, originaire de St-Ursanne le 3 juillet. On leur fit le charivari d'importance pendant trois jours. () Voisard était bourgeois de la ville.

Mademoiselle de la Brèche est décédée le 10 juillet 1770 : elle était d'une petite noblesse et bourgeoise d'ici.

Un vieux jésuite, réfugié de France () est décédé au couvent de cette ville le lundi 9 juillet.

Item chaque confrère des Cordonniers, du moins les bourgeois, reçut du corps de la corporation le 11 juillet, la somme de huit livres de Bâle. Comme il se trouvait des Cordonniers bourgeois qui faisaient partie des soldats de la ville, on ne leur donna rien : ils firent bien des démarches, mais ne purent rien obtenir. Du nombre était Clave, soldat, qui n'eut rien. Cet argent fut distribué aux confrères à cause de la cherté des vivres.

Tout était cher. Le grain se payait 2 livres 14 sols le penal (boisseau) pesant 24 livres, et

(*) Les charivaris dont on gratifiait les veufs et les veuves qui se remariaient, étaient un reste des coutumes barbares du moyen âge, qui s'est conservé presque jusqu'à nos jours, malgré les pénalités de la loi.

(**) L'expulsion des jésuites par les parlements du royaume de France, amena dans l'évêché un certain nombre de ces religieux. Le Prince leur donna généreusement asile jusqu'à la suppression de l'Ordre

roulette, il doublait ses mises. Sous l'éclat brillant des lustres, son visage s'était transfiguré. Ce joueur, jusqu'à l'âme, se montrait dans toute sa puissance de victorieux. Il avait une foi absolue en sa martingale.

Cette très heureuse combinaison le rendrait invincible.

La fortune continuait à le traiter en véritable enfant gâté. Il gagnait avec une persistance inouïe. La nuit s'avancait. Boleslas allait retrouver, en ces quelques heures, les sommes considérables perdues en sa folle vie de dissipateur quand, tout à coup, la chance se lassa.

Ses mains eurent un léger frémissement. Est-ce que ses audacieuses combinaisons avaient un point faible ?

— Partons, murmura don Basilio à l'oreille du comte de Ruloff; nos gains suffisent pour ce soir.

Le père d'Yvan branla énergiquement la tête. Ce n'était qu'un court arrêt dans sa chance. Il voulait une de ces victoires qui font époque; il mettrait la banque en déroute.

Don Basilio de la Pradra s'était levé.

— Pour moi, je vais regagner l'hôtel. Point

même deux livres seize sols à deux livres dix-huit sols. Tout se payait à proportion. L'avoine se payait trente sols, les moutures deux livres deux sols; les vesces deux livres trois sols. En un mot, tout était cher, et la vie si rude qu'on ne savait de quel côté se retourner. Les pommes de terre se payaient au moi de mai quinze sols le penal; les petites bêtes, telles que moutons, chèvres et autres, ont péri plus de la moitié, par défaut de fourrage.

A. nold secrétaire au château et bourgeois de cette ville, s'est marié avec une fille, du côté gauche, le 23 juillet 1770.

Item il tomba tant de pluie le 25 juillet, sur le soir et pendant toute la nuit, qu'à Cornol Charmoille, Miécourt et Alle on croyait que c'était leur dernier jour. Tous les fumiers furent emportés; à Miécourt, une voiture chargée de fumier fut emmenée par les eaux. Les eaux emportèrent tous leurs bois. Cornol en perdit plus de dix mille. L'eau fit le même ravage à Grandfontaine et du côté de Vaufrey. Notre ville en fut aussi bien endommagée. Dix-neuf cochons, grands et petits furent noyés aux Vauches; l'eau emporta toute la terre du jardin de Benuat tailleur, les Ursulines de bise, la rivière de midi et le communal des autres parts. De même, les eaux emportèrent la moitié d'un mur en pierres de taille appartenant à Madame la baronne de Roggenbach, et beaucoup d'autres jardins furent endommagés.

Un tailleur nommé Meusy, domestique chez M. de Kempf () s'est marié le 30 juillet, lundi avec la plus jeune Faivre, bourgeoise de cette ville.

La veuve Belsoudre est décédée le 8 août vers les trois heures de l'après-midi : elle était bourgeoise, et fut portée par les Six des Cordonniers.

Il y avait encore des bruants le 9 août 1770.

Un soldat des portes d'ici, nommé Gigon, originaire de Chevenez, s'est marié à la paroisse avec la fille d'un meunier de Chevenez le 13 août.

Un garçon tailleur restant chez les Biry est mort à l'hôpital le 13 août.

La sœur Sophie Boucon est décédée le dimanche matin 26 août.

Au mois d'août 1770 il y avait une verge au ciel. ()

Une maison a brûlé à Bonfol dans le courant de Septembre. (A suivre).

(*) La famille de Kempf d'Angstett est d'origine alsacienne. M. de Kempf a été le dernier bailli des Franches-Montagnes. Chassé par la révolution, il se réfugia à Perles (Pieterlen) où il fut jusqu'à la fin de 1797 un des membres de la régence d'Erguel.

(**) Vraisemblablement une comète.

d'imprudence, comte... la fortune est capricieuse... elle vous a trop souri ce soir. Ne va-t-elle pas vous retirer ses faveurs ?

Boleslas n'écoutait même pas ce sage conseil de l'expérience, il continuait la partie; et, dans cette passe difficile, sa passion l'étreignait, plus violente que jamais. Il doublait, il triplait ses mises avec une frénésie aveugle. Il ne raisonnait plus ses coups.

Le cercle des spectateurs le considérait avec un curieux intérêt. Rien ne restait plus de sa superbe assurance. C'était fini de son flegme de beau joueur. Il s'acharnait et, peu à peu, perdait tout ce qu'il avait gagné. Il venait d'ouvrir son portefeuille, d'en retirer les derniers billets de banque et de les engager.

Allait-il, dans une chute de vertige, descendre les degrés de cette montée vers les gains énormes, qu'il avait si triomphalement gravie aux premières heures de la soirée ? L'argent du jeu s'en irait-il avec cette terrifiante rapidité ?

Son visage devenait livide, ses yeux de fièvre s'enfouaient, devenus presque noirs, sous ses sourcils.

Ses derniers billets venaient de disparaître,

Aux champs

Engrais chimiques et culture de la pomme de terre. — Le pain des poules. — Contre les corbeaux.

L'agriculteur, même intelligent, est embarrassé d'indiquer exactement la composition chimique du sol qu'il cultive, de dire dans quel état il se trouve après telle ou telle récolte. Cependant l'essentiel pour lui, lorsqu'il s'agit de faire emploi d'engrais chimiques est de connaître quels sont les éléments nutritifs, azote, potasse, acide phosphorique et autres, qui manquent au sol et qui sont réclamés par les plantes que l'on veut cultiver.

Comme il est parfaitement démontré que le sol et le fumier de ferme ne contiennent pas en quantité suffisante les éléments que réclame la pomme de terre, est-il nécessaire ou même avantageux de faire usage des engrais chimiques ?

Il est évident que si la pomme de terre (comme toute autre plante d'ailleurs) ne trouve pas dans le sol et le fumier les éléments qui lui sont indispensables et qu'elle soit réduite à ne s'alimenter que d'éléments secondaires, elle subira peu à peu dans son organisme une modification, même une altération assez profonde de certains organes. Cultivée dans ces conditions et pendant cette suite d'altérations, les plantes ne donneront pas de bons reproducteurs et, inévitablement, il en résultera une maladie du végétal. Le manque d'harmonie entre la composition utile du sol et les besoins de la plante a pour conséquence fatale l'abaissement du produit et des prédispositions à la maladie.

Cependant, de toutes les plantes de la grande culture, c'est peut-être celle qui a le moins attiré l'attention quant aux engrais qui lui sont le plus favorables.

D'autre part, les engrais chimiques n'exercent pas sur le produit de la pomme de terre une action aussi considérable que sur d'autres plantes agricoles.

Dans l'état actuel, la meilleure voie capable de donner à l'agriculteur des indications certaines à ce sujet, consistera, tout en restant dans les conditions habituelles de son système de culture, à s'assurer préalablement par des expériences, répétées pendant plusieurs années sur de petites surfaces, sur telle ou telle variété de pomme de terre ne donnant que des résultats moyens quant à la qualité et la quantité, de la valeur des différents engrais spéciaux qu'il veut éprouver. Mais malgré tout, ces essais bien étu-

emportés par le râteau du croupier.

L'aube blanchissait le ciel. Boleslas ne voulait pas s'avouer vaincu : il avait complètement perdu la tête; il était littéralement affolé par l'acharnement de la mauvaise chance. Alors il joua sur parole, avec une vraie fureur, lorsqu'au grand jour la partie cessa, faute de joueurs. Boleslas de Ruloff s'élança vers son hôtel, la tête vide, énérvé et brûlant de fièvre.

Vite il courut à la chambre de don Basilio pour lui confier son désastre et lui emprunter la somme qui lui permettrait de s'acquitter. Il savait que ces sortes de dettes doivent être soldées dans un court espace de temps, sous peine d'être affiché et honteusement chassé du salon de jeu.

Plus personne !

Le garçon de l'hôtel lui apprit que don Basilio avait pris le train dès l'aube.

Oh ! le lâche ! pensa Boleslas; il a prévu l'emprunt. Que faire ? que devenir ?

(La suite prochainement.)